

**« ANARCHIE :  
DOCTRINE DE HAINE OU  
D'AMOUR ? »**



## HAÏSSONS !

Si nous haïssons cette organisation sociale, ses dogmes contempteurs de la vie, ses systèmes dressés contre le libre jeu de nos passions, son éducation autoritaire déformatrice des cerveaux...

Si nous haïssons aussi tous les parasites qui en vivent. Députés, magistrats, fonctionnaires, gendarmes et tous les rentiers mangeant et buvant jusqu'à l'orgie alors qu'ils n'ont su jamais produire.

Nous sommes amenés, par le seul fait de la recherche des causes, à haïr les gouvernés passifs, les ouvriers honnêtes ; le gouverné qui, non content de se choisir des maîtres, d'être l'esclave prétend nous les imposer ; l'ouvrier, producteur de toutes les richesses qui, pour tous gestes d'affranchissement, se saoule, se syndique, clame sa foi en « l'immanente justice ».

Haïssons le tisseur, producteur de beaux tissus, vêtu de hardes ; le maçon, constructeur de palais, logeant en des masures ; le boulanger, pétrisseur de froment, nourri de pain au talc...

Haïssons, en un mot, ceux qui produisent sans consommer jamais selon leurs besoins, selon leurs désirs.

Il faut haïr l'électeur. N'est-ce pas lui qui nomme le député ? Le député chargé de faire des lois, d'où nécessité de fonctionnaires, de magistrats, de gendarmes, de flics, de geôliers. L'électeur n'est-il pas le vigilant gardien des principes traditionnels, le conservateur des préjugés qui nous maintiennent en l'esclavage ?

Il faut donc haïr non seulement le pasteur mais ses ouailles, non seulement le berger mais son troupeau.

Si nous ne voulons pas que l'anarchisme soit un dilettantisme de bon aloi, une philosophie souriante pour les heures de loisirs, si nous ne voulons pas que nos concepts soient purement contemplatifs, mais destructeurs, sachons haïr !

H. RICHARD

(l'anarchie n°159, 23 avril 1908)

## LA HAINE

Ce jeune silloniste, avec de grands gestes d'apôtre, nous parlait, dans sa conférence, de l'amour régénérant le monde, de l'amour triomphant des iniquités sociales, et rejetait loin de lui la haine, qui, trop violente, était contraire à son idéal de bonté. Il voulait, ainsi qu'il le disait lui-même en s'exaltant, faire œuvre positive et non œuvre négative.

Contrairement à lui, nous sommes négatifs en même temps que positifs ; nous voulons détruire avant d'instaurer, raser une société mauvaise avant d'en bâtir une nouvelle qui risquerait d'être contaminée à son tour par les pourritures qui subsisteraient.

Pour accomplir cette œuvre salvatrice, pour hâter la désorganisation de toutes les institutions qui nous gênent, nous enserrant, nous étouffent, pour les saper par la base et les empêcher de renaître, ce n'est pas de l'amour qu'il faut, c'est de la haine beaucoup de haine.

D'ailleurs ces deux sentiments se complètent : là où il n'y a pas de haine, il n'y a pas d'amour ; celui qui aime la droiture hait la duplicité ; celui qui aime la joie hait la souffrance et celui qui la cause ; tous nous sentons notre cœur se gonfler de haine quand nous songeons à tout le luxe parasite d'en haut, tandis que toute la misère navrante d'en bas nous remplit d'une pitié infinie.

Nous ne craignons pas de dire que nous haïssons fortement, et ce jeune silloniste est un fumiste ou un incomplet quand il rejette la haine. Je crois plutôt que c'est un fumiste : ayant une position bourgeoise, il appartient plus à la bourgeoisie qu'au peuple et tout son amour des autres ne l'empêche de bien vivre sans s'occuper d'eux.

Il est facile d'être bon quand on a la panse bien remplie et rien ne rend meilleur qu'une bonne digestion laissant la place libre pour d'autres repas assurés et bien choisis.

Mais quand on a le ventre creux, quand tout autour de vous blesse votre personnalité, quand il faut prostituer ses bras ou son cerveau pour avoir le pain quotidien, quand on travaille et qu'on vit misérablement tandis que d'autres jouissent d'un délicieux farniente sans avoir fourni le moindre labeur, la révolte emplit les cœurs, l'amour idéalement pur, tel

que le conçoivent les sillonistes, n'a pas sa place, et le champ est à la haine à la haine sans merci.

Nous haïssons parce que nous sommes des sincères, parce que notre cœur souffre, notre être frémit à la pensée de toutes les douleurs souffertes injustement.

Nous haïssons parce que nous voulons vivre et que nous sommes prêts à renverser les obstacles qui empêchent la réalisation de notre désir.

Nous haïssons parce que la répression brutale appelle la haine implacable et vengeresse.

Nous haïssons violemment.

Avons nous pitié du reptile qui darde sur nous sa langue fourchue, et parlons-nous d'amour universel au malheureux inconscient qu'on nomme apache qui nous attend au coin d'une rue pour nous « refroidir » ?

Pourquoi serions-nous plus tolérants, plus doux, pourquoi pardonnerions-nous plus facilement à ceux qui veulent faire de nous des esclaves, qui nous tuent petit à petit ? Parlerons-nous d'amour à celui qui nous réduit à l'état de machines ? Lui rendrons-nous des caresses pour toutes les souffrances qu'il nous cause ? Quand il aura frappé une joue, tendrons-nous l'autre pour qu'il frappe encore ?

La haine détruit, l'amour crée ; c'est parce que nous aimons sincèrement, profondément l'humanité que nous haïssons violemment les obstacles qui empêchent son bonheur.

C'est parce que nous aimons ardemment ceux qui nous sont chers, ceux qui souffrent des mêmes peines que nous, que nous avons voué une haine sauvage, farouche, à ceux qui empêchent notre bonheur commun. Tout notre être frémit de cette haine qui nous donne un courage surhumain, décuple nos forces, enhardit notre esprit, raffermi notre volonté, nous donne les pensées les plus nobles, les élans les plus sublimes, qui nous fait accomplir les actions les plus désintéressées, et fait de nous des vengeurs implacables qui ne reculeront plus.

Ainsi que le disait Emile Henry : « La haine qui n'a pas pour motif une basse envie est un sentiment profond, puissamment vivace » ; et nous ne reculons pas devant le mot de haine, nous l'exaltons.

A ceux qui nous croient mauvais parce que haineux, montrons leur toute la force hardie, toute l'énergie indomptable, toute l'infinie bonté de cette généreuse passion.

Montrons leur que la haine n'est que le corollaire inéluctable et logique de l'amour.

OLIVINE

(l'anarchie n°201, 11 février 1909)

NOTRE CORRESPONDANCE

## LA HAINE

*à Olivine.*

Pas plus ton silloniste que toi, Olivine, n'avez, pour moi, raison ; tous les deux, vous êtes des impulsifs, des illuminés.

On n'agit que par raison et non par amour ou par haine, qui ne sont que des sentiments : on écrase une vipère, parce qu'elle est nuisible, mais sans haine parce qu'elle est irresponsable du mal qu'elle nous fait.

Il en est de même pour tout. Si tu me flanquais une gifle, ami Olivine, je te rendrais, sans haine, un coup de poing, et voilà pourquoi :

Ce coup de poing que je te donnerais ne m'ôterait certainement pas la douleur que m'aurait occasionné ta gifle ; il devient donc alors, inutile, effectivement. Mais si, chaque fois que l'on me flanque une gifle, je ne dis rien, on finira par s'y habituer, et je deviendrai une tête à gifles pour tout le monde. Or, comme on doit toujours rechercher le minimum de douleur, il est utile, nécessaire même, pour notre conservation, de répondre à une gifle par un coup de poing.

Tu remarqueras ici, Olivine, que ce coup de poing n'est pas donné par haine, par méchanceté, par vengeance, il est donné par calcul, par raison, par esprit de conservation et non par esprit vindicatif.

La haine implique, nécessairement, l'idée de vengeance, et conséquemment de vindicte ; l'amour implique nécessairement l'idée de vénération, et conséquemment de récompense. Or, punir ou récompenser n'est pas et ne peut pas être le fait d'un anarchiste déterministe.

C'est sans haine, sans amour, mais par raison qu'il faut détruire tout ce qui est nuisible, hommes, femmes, punaises, vipères, préjugés, habitudes, etc, etc.

Avant de terminer, laisse-moi te donner un conseil d'ami : étudie le *déterminisme*, cela te fera évoluer sur ce point.

A. BOYER

(l'anarchie n°202, 18 février 1909)

NOTRE CORRESPONDANCE

## LA HAINE

à A. Boyer.

La raison est certes une belle chose, mais je crois, qu'avec moi, tu conviendras qu'on ressent avant de raisonner.

Quand on me donne une gifle, je ressens une douleur, et sans un raisonnement à l'appui, je riposte sous l'influence de la souffrance causée.

Quand j'entends une belle musique, je ressens un trouble délicieux, vague, un sentiment d'admiration s'empare de moi avant que j'ai songé à raisonner.

Gamins et gamines encore sur les bancs de l'école, devant une injustice comme ne nous sommes-nous pas écriés avec amertume, dans un élan de révolte vague de tout notre être : « ce n'est pas juste ! » Nous ne raisonnions pas encore, nous ressentions seulement.

Tu me diras que nous devons raisonner nos sentiments, et je pense comme toi ; mais la raison ne vient qu'en second lieu : nous ressentons d'abord, nous raisonnons ensuite sur les sentiments éprouvés.

Le premier élan de sympathie qui m'attire vers un être que je vois pour la première fois, se produit sans que je raisonne : ce n'est qu'un peu plus tard que je recherche les raisons de cette sympathie.

Maintenant qu'un peu plus âgé, j'ai pu observer les choses et les gens qui m'environnent, maintenant que j'ai vu souffrir les petits, les faibles, opprimés par d'autres plus heureux, plus forts, j'ai aimé les premiers, déteste violemment les seconds, et la révolte confuse de mes premières années a fait place à quelque chose de plus précis : ce que je ressentais seulement alors, je le raisonne à présent.

Je sais pourquoi j'aime, je sais pourquoi je hais ; mon amour comme ma haine sont donc raisonnés et raisonnables.

Là où est la raison, l'illumination n'a pas sa place.

Je ne pousse pas le déterminisme jusqu'à l'absolu. Je sais que l'être humain est sous l'influence du milieu, de l'éducation et de l'hérédité. Mais si l'individu est entièrement sous la dépendance de ces trois facteurs qui le poussent en quelque sorte à agir sans que sa volonté participe en rien à ses actes, comment expliquer que l'on évolue ?

Pour nous émanciper, pour dégager notre cerveau des préjugés donnés, précisément par le milieu, l'éducation, l'hérédité, nous avons lutté contre ces trois influences et de cette lutte (victorieuse ou non) ne ressort-il pas qu'il y a en nous une force propre, distincte, personnelle, pouvant être en antagonisme avec les influences premières ?

Ce sont les individus qui forment le milieu, ce mot n'exprime qu'une réunion d'êtres. Il n'est rien par lui-même ; si donc on veut que le milieu change, il faut changer les individus, si l'homme n'a pas une personnalité assez puissante pour le modifier, ce milieu n'évoluera pas.

Je conclus donc à une part de responsabilité de chacun, part minime, ou plus forte, suivant les cas et qui ne relève que de nous-mêmes ; et la preuve, c'est que quand nous avons accompli un acte que nous jugeons mauvais nous sommes mécontents de nous, au lieu que nous pourrions rester calmes et nous dire : c'est le milieu dans lequel je vis qui m'a poussé à agir ainsi. Nous ne déclinons pas toute responsabilité,



puisque nous jugeons qu'avec un peu de volonté, nous aurions pu agir différemment.

Et quoi ? l'homme qui en torturera un autre sans défense, qui fera de lui sa bête de somme, qui lui fera souffrir mille maux, est complètement irresponsable ?

Ne se rend-il pas compte que l'opprimé souffre, peine et qu'il pourrait adoucir son sort ? Allons donc !

Ce que j'éprouve pour cet homme, c'est de la haine... raisonnée, ce qui ne l'empêche pas d'être violente et sans lénitif.

OLIVINE

(l'anarchie n°203, 25 février 1909)

## SEMEURS DE HAINE

### I

Nous sommes les semeurs de haine,  
Dans la ville où manque le pain,  
Dans la campagne où l'homme a faim,  
Partout où le corps sue et peine,  
Partout où l'esprit qu'on enchaîne  
Subit le préjugé malsain,  
Nous sommes les semeurs de haine !

### II

Nous préparons la guerre aux traîtres ;  
A ceux qui nous avaient leurrés,  
A tous les fourbes exécrés,  
A ceux qui nous vendaient aux maîtres.  
Les politiciens et les prêtres  
Nous ont trop longtemps pressurés...  
Nous préparons la guerre aux traîtres !

### III

Libres d'esprit, le cœur sans feintes,  
Nous semons la haine en passant.  
Le besoin de l'être est pressant,  
Il ne se nourrit pas de plaintes.  
Prévenant l'homme des contraintes  
Et du mensonge avilissant,  
Nous aimons à parler sans feintes !

### IV

Dans le champ noir des indigences  
Où, sans répit, nous enseignons,  
Un jour, de rudes compagnons

Se dresseront pour les vengeances !  
Contre les maudites engeances  
Les forces que nous étreignons  
Se vengeront des indigences !

V

Nous déchaînerons les tourmentes,  
Dans tous les centres exploités,  
Au sein des bourgs et des cités,  
Partout où sont les épouvantes !  
Et partout nos voix véhémentes  
Eveilleront des révoltés.  
Nous déchaînerons les tourmentes !

VI

Fougueux amants de la nature  
Qui nions le dogme et la foi  
Si nous allons semant l'effroi  
Dans ce monde de pourriture...  
C'est pour hâter l'heure future  
Où nous pourrons vivre sans loi,  
Libres dans la libre nature !

Jacques TORRENT

(l'anarchie n°3, 27 avril 1905)

## LA HAINE

Comme un ouragan dans sa fureur démente, la haine, cet enfant de la souffrance, frappe et abat autour d'elle palais, châteaux, églises et chaumières. Tout en détruisant la bonté et en établissant le droit, elle se répand à travers les mondes préluant ainsi aux révolutions. Son cri de douleur va jusque dans les cachots, son cri de colère retentit dans l'espace, il éclate, tonne, vibre.

La haine est quelquefois basse et odieuse, parfois faite de beauté et de grandeur. Elle favorise et défend le crime mais d'autres fois elle soutient la vérité. Ses coups sont effrayants et terribles ou grands et superbes. Si elle sème le deuil et les larmes, elle engendre aussi la fécondité et la joie.

Elle élève au pinacle les papes et les rois, mais quelquefois ceux-ci tremblent et interrogent le gouffre qu'elle ouvre devant eux lorsqu'ils violent les droits. De sa force puissante elle abat, renverse les murs des préjugés et des sottes croyances.

A tous les potentats orgueilleux qui dominent les peuples par les sabres et les canons, la haine fait parfois baisser la tête. Ils tremblent en entendant les cris, les sanglots, les râles, en voyant les grimaces douloureuses de leurs victimes, quand l'immense clameur de révolte, aidée des forces du progrès, leur annonce la venue lugubre de la mort.

Maurice IMBARD

(l'anarchie n°186, 29 octobre 1908)

## LA HAINE

Le tramway glissait tout droit son chemin au milieu des voitures zig-zagant autour de lui. De temps à autre la corne du conducteur jetait son appel strident, et la voie se taisait libre à son passage.

A l'intérieur, les voyageurs quelque peu bercés se dévisageaient d'un œil tout à la fois indifférent et scrutateur.

Les uns, le nez plongé dans un journal, jetaient des regards furtifs par dessus la feuille, les autres se tournant les pouces, examinaient leurs voisins dans le désir de trouver un visage ami ou simplement sympathique, afin de passer agréablement ce quart d'heure dé promiscuité banale.

Seuls, deux hommes causaient. L'un, prenant des attitudes de tribun, haussait la voix comme s'adressant à tous, et tous les yeux indistinctement se portèrent vers lui, les oreilles se tendirent ; le receveur, même, se pencha à l'intérieur. L'homme, flatté, pérorait. Il était pour l'armée, la loyale armée, l'armée purifiée, l'armée du peuple ; il décorait son thème de larges phrases à effet.

Déjà les têtes acquiesçaient, lorsqu'une voix incisive s'éleva, et, de quelques phrases brèves mais claires, point par point, détruisit les arguments du phraseur :

« Oh ! vous êtes anarchiste ! — Oui, je le suis. »

Et, de cette affirmation, ses mots se firent plus forts, plus puissants ; ils étaient autant de coups de hache portés à l'édifice social.

« Je porte en moi la haine du mal, de l'étroit et tous les moyens me semblent bons pour détruire votre abjecte société. Et nous réussirons, car notre haine est procréatrice de Vouloirs. Notre haine, vous dis-je, sera le torrent qui emportera Capital, Religion, Armée, le trio infâme. »

Or, comme il s'arrêtait, une voix douce, aux intonations musicales, répéta : « Oui, oui, la Haine est seule procréatrice de Vouloirs. »

Tous les cerveaux restaient sous le poids de ces rudes pensées. Vers cet écho caressant le jeune homme, l'anarchiste tourna la tête : près de lui, le couvrant d'un regard doucement scrutateur, une femme, qu'il avait à peine regardée tout à l'heure, lui apparut, merveilleusement belle. Une statue de l'orgueil ; sa figure, aux traits réguliers et fermes, s'auréolait d'un

diadème de cheveux noirs ; son corps se moula victorieusement en les étoffes. Leurs regards se croisèrent longuement, lisant tour à tour dans leur cerveau, et ils se tendirent les mains comme des déjà vus : ils se causèrent.

Et le tramway allait son train, se vidant et se garnissant à nouveau. Une fois, à un carrefour, elle avait fait le geste de se lever, mais elle s'était rassise, lui plus loin avait eu le même geste et n'avait pu quitter sa place.

Comme ils causaient, que les idées emplissaient de force et de charme leur conversation, le tramway se vidait complètement et, impatienté, le receveur répétait : « Tout le monde descend ».

Ils se regardèrent étonnés. Comment étaient-ils là, qu'étaient-ils venus y faire ? Elle sourit :

« Vos idées sont si belles et si vraies. — Vous les possédez, amie, plus belles que je ne puis vous les donner. Elles sont, je veux le croire, en un champ encore non cultivé, mais que le moindre coup de charrue rendra étrangement fécond, y faisant naître lourde moisson de Vérité et de Beauté. »

Les gens les coudoyaient brusquement affairés ou simplement pressés de leur inutilité. A la terrasse d'un café, un coin solitaire appelait les amoureux ou les rêveurs : elle le lui montra. Il rougit, instinctivement sa main se tendit vers son gousset. Elle sentit la valeur du geste : « Bah ! que vous importe. Anarchiste vous êtes, sans préjugés mesquins ou faux ; de plus, comment voulez vous qu'il en soit autrement : adversaire de la société, en dehors d'elle, vous êtes, vous devez être un paria de la fortune. »

Il s'assit auprès d'elle, et la conversation se renoua, découvrant de sublimes horizons et les idées de ces deux cerveaux s'entrechoquaient, produisant des éclairs d'éblouissante clarté.

Leur vie ordinaire, les rendez-vous donnés, les affaires de la norme courante, tout cela s'estompait au loin.

Cette communion de leurs cerveaux appelait les désirs ; entre tous, le désir de se confondre l'un dans l'autre. Cela se lisait surtout en l'homme moins maître de ses passions, de même que son intellect vibrait à la conception de ses idées, ses yeux s'allumaient à la braise de ses grands yeux noirs.

Elle se leva, sans, cesser le brillant tournoi, héla un cocher, invita du geste son ami :

« Je ne sais ce qui est en moi, vous voulez me connaître mieux, prolonger la conversation. Je le veux aussi. Mais il faudra arrêter là vos désirs. Me le promettez-vous ? »

Il le promit...

Dans l'appartement somptueux on eut pu croire à un rendez-vous intime. L'un près de l'autre, toujours ils traitaient de questions du plus haut passionnant. Inlassable, elle le tenait sur les terrains les plus élevés du domaine de la pensée.

Mais en cette atmosphère où vibraient leurs émanations, on voyait aussi chez elle le désir d'amour se personnifier, l'envahir lentement à son insu.

Comme ils parlaient d'union libre, d'affection largement donnée, leur désir commun les incendia.

Il la prit par la taille et ses lèvres se collèrent à ses lèvres.

Mais, tout à coup, le corps de l'inconnue s'échappa à cette étreinte passionnée : « Non ! pas à toi ! pas à toi ! »

Il y avait en ce cri une expression indéfinissable, on y sentait le désir vaincu par la volonté, on y devinait l'évocation terrible de quelque cause mystérieuse empêchant l'acte d'amour.

Lui, douloureusement surpris, cherchait dans ses yeux, à lire le pourquoi.

« Je ne voudrais pas que tu penses un instant, dit-elle, que je veux, en courtisane habile, réveiller en toi des désirs que je laisserais ensuite insatisfaits, recommencer un supplice de Tantale.

« Ton supplice est mon supplice, car tout mon corps va vers le tien. La communion de nos corps serait si âprement bonne, si voluptueusement terrible après la communion de nos cerveaux ! Mais nous ne pouvons ; non, non, pas avec toi... avec toi... Assieds-toi là, tout près de moi ; écoute. »

Sa voix avait des vibrations pleines de passion, se nuançait de désir, d'horreur, se faisait charmeresse ; et, docile à ses appels, il buvait ses paroles.

Elle tenait ses mains dans les siennes, ses yeux dans les siens, elle dit.

Fille d'ouvriers, elle avait par son intelligence obtenu une bourse. Pauvre, au sortir du Lycée, à dix-neuf ans, elle avait dû vivre ; elle fût caissière en un grand magasin de modes.

D'esprit et de connaissances très affinés, elle savait beaucoup et se croyait à même de pouvoir lutter dans la vie. Pourtant elle devait vivre l'histoire banale de la séduction. Le fils d'un gros client de la maison l'avait remarquée, courtisée, prise surtout par la sentimentalité.

Il était très riche, il fit pendant leur liaison mille folies.

Cela ne dura qu'une saison : un soir il ne vint pas. Trois jours elle l'attendit en vain. Puis, par un mot froid, presque moqueur, il lui apprit la rupture définitive, lâchement calculée ; le besoin de repos pour un mariage riche qui devait couronner sa vie de garçon ; un regret, un souhait, un conseil et mille francs épinglés à la lettre.

Cet abandon porta un coup terriblement douloureux à son cœur ; elle sentit se briser en elle toutes fibres sentimentales, le voile de nuit qui couvrait ses yeux se leva. Elle comprit, elle vit, elle jugea. Elle se vit le jouet de ce riche, comme tant d'autres l'avaient été et le seraient d'autres de la même espèce ; elle comprit qu'il ne saurait en être autrement, qu'elle vivait dans une société qui la vouait par avance à la prostitution ; son instruction même n'était qu'un leurre, faisant d'elle un objet de luxe, un objet plus délicat, à l'usage des raffinés de la *haute*.

De cet effondrement de tout son amour, de toutes ses affections, de tous ses préjugés, naquit la rouge Haine. Elle la généralisa, la reporta sur l'odieuse organisation sociale qui rendait possible pareille abjection. Elle haït, elle exécra la société ; dès cet heure, elle chercha sa vengeance.

Depuis plus d'un mois, elle se sentait dans un état anormal, douloureux : elle ne savait.

Voulant être forte pour la lutte, elle vit un médecin. Et, — terrible révélation ! — *l'Etre* était parti, viciant son corps, lui laissant une maladie l'attaquant au plus intime de son être.

A celle nouvelle, elle eut un sourire affreux, prit l'ordonnance et sortit raide, impassible. Dehors, elle chiffonna le papier et le jeta.



A ce point de son récit, sa voix se fit forte, claironnante : « Dès lors, je tenais ma vengeance. Ah ! ce poison qu'il avait jeté dans mon sang, j'aurais le verser à mon tour à tous ceux de sa classe, à tous ceux de sa race. Je n'avais nul besoin des conseils et des remèdes du médocastre. Je ne voulais pas, je ne veux pas guérir !

Ah ! Cette beauté qui me faisait objet recherché, objet de luxe, je m'en sers, je m'en servirai. Je les attire dans mes rets, je les amène à moi, ils s'en vont d'ici emportant la terrible maladie ; vieux et jeunes, à tous, en échange de leur or, je jette la corruption. Avec les beautés de mon corps, je leur glisse l'affreux venin.

Je vaincs les répugnances de mes vingt ans ; la haine domine en moi !

Je vais, semant la destruction. Je séduis les pères de famille, les gens *rangés*, pour porter plus loin les germes fatals.

Je hais ! je hais ! je hais !

Je me meurs de ma souffrance, je me corromps moi-même, mais j'entraîne à la mort la société, hâtant la décomposition finale.

Meure la société, sous le poids de la pourriture ; ce fumier sera peut-être l'humus d'où germera un monde nouveau ! »

Et l'anarchiste, le violent terrorisateur, le terrible courba la tête sous le poids de cette haine.

Il sentit combien, dirigée, elle serait féconde, et, à son tour, comme un écho, il clama : « La Haine seule, est procréatrice de Vouloirs. »

Albert LIBERTAD

(l'anarchie n°223, 15 juillet 1909 / Le Libertaire n°8, 8-14 octobre 1899)

## La Haine

La haine a trouvé dans nos milieux d'ardents apologistes.

Depuis Bakounine proclamant la force et la beauté du désir destructeur, trop souvent dans le quotidien combat contre toutes les oppressions, les anarchistes ont fait appel à la haine. Elle a suscité dans nos groupes d'interminables discussions ; dans nos journaux, des polémiques sans fin. Des jeunes, enthousiastes autant qu'impulsifs, l'ont revendiquée et défendue avec rage. Ici même, dans les colonnes de *l'anarchie*, il me souvient d'avoir lu une série d'articles signés Olivine et réhabilitant la haine, qui, selon Libertad est « seule créatrice des vœux » !

C'est un beau thème pour faire de la littérature. Mais au point de vue de la logique, au point de vue du raisonnement et de l'éducation anarchiste, ah non !

Il faut plus que les assertions sonores d'un enthousiasme poétique, il faut des arguments précis, exacts, scientifiques et un raisonnement correct, logique.

Pour discuter la haine — et il importe de la discuter, une fois pour toutes — il faut commencer par la définir. C'est justement ce qu'on a négligé de faire.

Qu'est-ce-que la haine ?

On peut, je crois, après analyse impartiale, la définir ainsi :

*La haine est un désir constant, impérieux, a priori, de faire du mal, d'amoinrir — pour finalement le détruire — un être ou une catégorie d'êtres.*

\*

\* \*

Ce sentiment est-il conforme à nos intérêts vitaux ? Est il logique ? Et d'abord, quelle est son origine ?

La haine est fille de la souffrance. C'est parce que l'on a souffert que l'on hait celui ou ceux qui furent cause de cette souffrance. L'ouvrier, parfois, hait le bourgeois parce qu'il voit en lui la cause de tous ses maux. X voue à Z une haine féroce parce que celui-ci lui causa certain préjudice.

Pratiquement, la haine se réduit donc à un désir *de faire du mal, parce qu'on en a subi*.

Ce désir, chez des êtres simples — les animaux ou les hommes à mentalité peu développée — est fort compréhensible et découle du principe même de la lutte pour la vie. Pour vivre, le primitif doit être plus fort que ses adversaires. Quand il a reçu un coup, il doit pouvoir en rendre deux, afin que sa supériorité soit désormais évidente.

Rendre deux coups pour un, frapper sans but d'utilité immédiate, rien que pour une seconde fois affirmer sa force, et parce que l'on fut frappé soi-même, n'est-ce pas le principe de la vengeance — acte de haine ? Cet acte est mécanique, purement réflexe.

Quand l'homme ou la bête, frappé une première fois, n'a pu rendre le coup et se venger de suite, la sensation du danger permanent que constitue pour lui l'existence de l'ennemi suscite un désir continu de lui faire mal, de le détruire, sentiment succédané de l'instinct de conservation — et qui n'est autre que la haine.

Chez l'être abandonné seul aux risques de la lutte brutale pour la vie, elle est utile. Elle le tient en éveil, le talonne, l'aiguillonne pendant le combat. Elle a sa raison d'être.

Cette théorie se confirme par la constatation déjà faite maintes fois, que les animaux les plus simples, les hommes les plus primitifs sont ceux chez lesquels la haine est le plus développée et le besoin de vengeance le plus tenace.

Pour ne prendre d'exemples que parmi les peuples rapprochés de nous, les Italiens, les Espagnols, les Turcs — d'un tempérament beaucoup plus impulsif et moins évolué que celui des Européens du Nord — ne sont-ils pas ceux de nos voisins chez qui ces sentiments sont le plus profondément enracinés ? Par contre le Français, l'Allemand, l'Anglais, le Scandinave, mentalités complexes et réfléchies, ignorent presque totalement les coutumes barbares de la *vendetta*.

Semblable comparaison peut être faite parmi les individus d'un même tempérament originel. Dans quelle catégorie d'individus appartenant à la même race la haine est le plus développée, et ses manifestations plus fréquentes ? Parmi les plus déshérités, les moins éduqués, cerveaux frustes subissant sans réagir les influences ancestrales.

Marc Guyau, dans sa remarquable étude sur la morale, exprime très bien par une comparaison imagée, la décroissance du sentiment de haine et du désir de vengeance, parallèlement à l'évolution de la mentalité :

« Irritez une bête féroce, elle vous déchirera ; attaquer un homme du monde, il vous répondra par un trait d'esprit ; injuriez un philosophe, il ne vous répondra rien.

L'homme conscient n'éprouve plus le besoin de répondre coup pour coup. Il sait l'inanité de la vengeance, et le raisonnement a aboli en lui la haine rageuse. Il ne frappera que quand ce sera utile — nécessaire — et jusque là c'est tout au plus s'il haussera les épaules.

A mesure que l'homme se perfectionne, les conditions de la lutte changeant, les armes se modifient, les forces se transforment. Où la victoire était jadis à la vigueur des poings et des muscles, elle est aujourd'hui aux intelligences claires et perspicaces. La violence de plus en plus apparaît archaïque et barbare.

\*

\* \*

Aux yeux du logicien impartial, haine et vengeance ne se justifient aucunement.

Me venger ? Pourquoi ? Un crime peut-il réparer le dommage que cause un autre crime ? Est-il une raison pour en commettre un autre ? Guérit-on le mal par le mal ?

Je me défends. Mais quand mon adversaire ne me menace plus, quel que soit le mal qu'il ait pu me faire, je n'éprouve pas le besoin de lui en faire. Je frappe par nécessité, et non pas pour faire le mal — le mal que j'abhore. Aux lueurs de la raison, la vengeance est absurde et irrationnelle.

Haïr ! Par leurs gestes inconscients et inharmoniques les hommes que je côtoie me lèsent à tout moment. Leur avachissement, leur rapacité, leur sottise, m'empêchent de vivre. Mais comment pourrais-je les haïr, quand je sais que leurs moindres mouvements sont déterminés par des facteurs extérieurs à leur volonté (hérédité, éducation, préjugés, etc.) et qu'en définitive, ce ne sont que des pantins, dignes seulement de susciter de la pitié ? L'Anarchiste s'abaissant à les haïr cesserait d'être lui-même

une individualité forte et fière et ne serait plus que le jouet du plus arriéré de nos instincts.

Car la haine est impulsive et irréfléchie. Elle ne raisonne pas. Tapie par des siècles d'atavisme guerrier en les arcanes profondes de notre être, elle nous souffle aux jours de lutte, les désirs insensés de sang et de meurtre. Celui qui agit sous son impulsion, se laisse déterminer par la férocité ancestrale, et abdique le raisonnement — la haine étant un sentiment *à priori*.

\*

\* \*

On objecte que la haine est un levier propre à susciter les révoltes individuelles. Peut-être. En ce cas, elle est de ces leviers dont nous n'avons pas à nous servir. Comme la colère aveugle, comme la jalousie, comme l'ivresse, elle peut susciter des révoltes éperdues. Mais la révolte n'a de valeur qu'autant qu'elle est impulsée par des pensées claires, des volontés précises. Elle n'est un facteur de progrès qu'à condition d'être consciente et non passionnée.

Et quand il voit l'utilité d'un acte, l'Anarchiste doit avoir en lui-même suffisamment d'énergie et de volonté pour l'accomplir — quel qu'il soit — froidement, tranquillement, avec le but précis devant les yeux, et sans avoir besoin, pour ne point défaillir, de faire appel à la bestiale griserie de la haine.

LE RÉTIF

(l'anarchie n°230, 2 septembre 1909)

## LA HAINE

à *Le Rétif*.

Dans ton article intitulé *La Haine*, tu sembles comparer les haineux conscients avec les brutes et les sauvages ! Comparaison peu flatteuse et qui, certainement, peut donner lieu à des objections.

Tu sembles faire l'apologie de la douceur et de la bonté vis à-vis d'adversaires implacables, tenaces, dont l'acharnement à nous poursuivre de leurs infamies et de leurs cruautés ne fait que s'accroître au fur et à mesure que nous leur résistons. Tu m'avoueras que c'est d'un humanitarisme un peu trop exagéré et que les bourgeois emprisonneurs de militants et massacreurs d'ouvriers ne méritent pas d'être l'objet d'une attention et d'une pitié aussi délicates !

Qui fait notre force de résistance et de révolte contre tous ceux qui nous maltraitent et contre toutes les institutions qui s'élèvent sur notre passage pour nous barrer la route et nous empêcher de vivre la vie intense et noble que nous voulons vivre ?

Nous résistons, nous nous révoltons contre nos oppresseurs et les institutions liberticides qu'ils représentent et qu'ils soutiennent parce que ces êtres et ces choses nous font souffrir. Or, pouvons-nous aimer ce qui nous fait souffrir. Pouvons nous être remplis de pitié et de bienveillance pour ce qui est une perpétuelle entrave à l'épanchement de nos désirs et à la réalisation de notre idéal ? Non, nous ne le pouvons pas ! Ces penchants de pitié et de bienveillance nous conduiraient fatalement à l'indifférence la plus basse et la plus abjecte !

Pouvons-nous rester indifférents devant le Capitalisme qui nous exploite. l'Autorité qui nous oppresse, l'Armée qui nous fusille, la Magistrature qui nous emprisonne, la Propriété qui nous lèse et devant ceux qui représentent et qui soutiennent ces différents fléaux aussi néfastes les uns que les autres ?

Pouvons-nous rester indifférents devant cette masse avachie et bornée qui, par sa veulerie et sa lâcheté nous empêche de vivre ? Non ! Les

premiers, ceux qui nous oppriment par leur puissance, leur force infâme et leur pouvoir arbitraire, je les hais de toute ma force, de toute mon énergie, parce qu'ils me font impitoyablement souffrir. Quant aux autres, je les plains peut-être parce qu'ils souffrent comme moi, mais je les hais au même titre que les tyrans parce qu'ils m'empêchent de vivre et qu'ils sont un obstacle constant à l'anéantissement des puissants et des forts ; parce qu'ils sont une des principales causes de la non-réalisation du rêve communiste !

Oui, je les hais et c'est ma haine qui me les fait combattre avec plus de force et d'énergie ; je hais les grands pour leur puissance et leurs honteuses iniquités ; je hais leurs soutiens pour leur basse et hypocrite lâcheté ; je hais la masse pour sa criminelle insouciance.

Je hais la Société corrompue et oppressive parce qu'elle me fait souffrir et qu'elle me conteste mon seul droit : le droit de vivre !

LA CRAVACHE

(l'anarchie n°232, 16 septembre 1909)

NOTRE CORRESPONDANCE

## LA HAINE

à *La Cravache*.

Quelles lunettes as-tu mises pour découvrir dans mon article, un tas de choses qui ne s'y trouvaient point ? Ou bien as-tu tenu à faire montre de tes qualités imaginatives ?

Bien sûr, je compare le haineux, conscient au le sauvage. Parce que la haine étant un sentiment animal, *à priori*, disparaît aux lueurs de la conscience. Celle-ci la répudie, avec tous les instincts brutaux que nous lèguent nos ancêtres, les cannibales. Le haineux conscient m'apparaît donc comme un phénomène aussi curieux à étudier que l'indigène de Bornéo.

Le reste de tes objections n'a rien à voir avec ton article et ne justifie en rien la théorie de la haine. Tu la ressens. Bon : constate que chez toi cet atavisme est plus vivace que chez moi. qui ne la ressens point. Mais n'en déduis point qu'elle est logique.

Je ne prêche point « la bonté vis-à-vis d'adversaires implacables » comme tu me le reproches. Mais je dis que nous devons savoir nous défendre et les combattre froidement sans puiser du courage dans la haine ou dans l'alcool.

Notre force de résistance doit être basée sur la raison et la volonté.

Où diable as-tu lu dans ma copie que je sois indifférent devant le capitalisme exploiteur et ses infâmes comparses, Etat, Armée, etc ? Si ce sont là les-conclusions que tu tires de mes arguments, ta logique est pour le moins inquiétante...

J'ai dit presque textuellement, et ne puis que le répéter, que l'anarchiste doit savoir agir rigoureusement, implacablement, mais que tous les actes doivent être raisonnés et n'avoir d'autres mobile que l'utilité. En tout et toujours, il doit conserver son sang-froid et ne pas se laisser aveugler par la haine. L'homme qui a besoin de celle-ci est un faible, capable seulement d'agir par sentiment. C'est un passionné, un impulsif, ce n'est pas un anarchiste.

Tu hais ceux qui t'empêchent de vivre, dis-tu, ça ne m'étonne guère, étant donné que j'ai pu apprécier tes qualités de raisonnement. Pour moi, je trouve absurde et ridicule de haïr les pantins et les guignols que je vois s'agiter autour de moi.

Aimant trop les hommes, je ne saurais avoir nulle sympathie pour ces caricatures d'hommes ; les sachant déterminés, je ne puis les haïr. Ils m'indiffèrent.

Anarchiste, passant au crible de la logique les êtres, les idées, et les sentiments, je ne veux d'autre gouvernail que la raison.

LE RÉTIF

(l'anarchie n°235, 7 octobre 1909)



## AMOUR ou HAINE

Quand on regarde autour de soi, au travers de ce grand prisme qu'est la vie, et que l'on voit ce qui se passe chez les individus ; quand on a conscience de ses actes et que l'on jette un regard profond sur tout ce qui vous entoure, on en arrive à se demander ceci : Est-ce de l'amour ou de la haine, de la pitié ou du mépris que je ressens pour cette masse fourbe, lâche et veule qui m'empêche de vivre ?

Après un mûr examen, après avoir pesé et soupesé le problème dans tous les sens, on arrive à se convaincre que c'est de la haine et du mépris que l'on éprouve et non pas de l'amour ni même de la pitié.

Et c'est alors que l'on adopte ouvertement la théorie de la violence opposée à la violence et l'on prend désormais pour principe : *Œil pour œil, dent pour dent !* Or en mettant ce principe en pratique, en ne faisant aucun quartier, aucune concession dans la lutte ouverte et outrancière que nous soutenons contre cette société corrompue, on est forcément rejeté par tous ceux qui — humanitaires au cœur sensible ou saltimbanques de la politique — semblent ne voir en ces esprits bornés et ignares qui pul-lulent autour de nous, que de malheureux inconscients ! Et ces sacripans honnêtes s'écrient devant ce qu'ils appellent notre cynique sauvagerie et qui n'est en réalité que notre haine justifiée : « Vous combattez les grands et les puissants et vos coups ne portent que sur de pauvres innocents irresponsables de ce mauvais état de choses, puisqu'ils sont mal éclairés, mal éduqués, mal conduits. »

Ah ! messieurs de la cléricaille, de la politique ou autres sbires dont les hauts-cris et les gémissements semblent sortir de vos entrailles, comme vous vous trompez ou comme vous êtes lâches et traîtres en critiquant et en condamnant ceux qui haïssent parce qu'ils souffrent.

Innocents et irresponsables, dites-vous ? Mais alors, où sont donc les véritables coupables ? Sur qui doit-on rejeter la responsabilité de cette hideuse organisation sociale ? Serait-ce sur vous seuls et seriez-vous assez solides, voire même assez francs pour l'assurer ? Innocents et irresponsables, les misérables qui travaillent journellement à l'édification des prisons, casernes, parlements, palais, cathédrales, etc ?

Innocents et irresponsables, les apaches légaux aux gueules sinistres que vous armez pour défendre vos capitaux contre les non-possédants, contre ceux qui s'opposent par la révolte à vos opérations financières et jésuitiques !...

Innocents et irresponsables, les bons électeurs, ces votards aveugles qui vous élisent et vous chargent ainsi de fabriquer les lois arbitraires qui vous permettront de nous châtier, de nous empoisonner, de nous torturer pour une parole, pour un écrit, pour un acte de légitime défense !

Innocents et irresponsables, tous ceux qui travaillent à la fabrication des canons, fusils et balles qui serviront à massacrer des légions d'insurgés comme à Draveil, à Louvain, à Barcelone ou à bombarder d'innoffensifs Marocains comme à Casablanca et peut-être à coucher au pied d'un sinistre poteau, le corps transpercé de douze balles, le soldat mécontent de la chiourme à laquelle il fut livré par l'imbécile code militaire comme ce pauvre Le Darchem condamné à 5 ans de travaux publics pour avoir jeté quelques haricots pourris à la tête d'un vulgaire cabot !

Innocents et irresponsables, les avocats, les juges, les flics, les Har-ting et les Azew dont le but monstrueux consiste à faire la chasse aux militants, à ceux qui pensent et se révoltent avec autant d'acharnement qu'ils mettent d'inertie à rechercher les voleurs de haute envergure, genre Rochette et Compagnie !

Innocents et irresponsables, ces moines austères et fanatiques, grossiers représentants du Christ miséricordieux et humanitaire dont la vengeance s'exhale en d'odieux forfaits accomplis lâchement dans l'ombre des citadelles de Montjuich et d'Alcala del Valle !

Innocents et irresponsables, la foulditude de braillards, d'alcooliques et d'idiots qui sont une continuelle entrave à notre liberté et qui, consciemment comme vous ou inconsciemment comme eux, par leur tyrannie, par leur insouciance et leur mouchardise nous empêchent de vivre la vie saine, libre, intense que nous rêvons : la vie anarchiste.

Non ! les milliers d'individus qui forment la presque totalité de cette société infâme n'ont aucun droit à la pitié des en-dehors, des pourchassés, et vous qui êtes les défenseurs de ces hordes d'ignares et d'avachis, vous, comme eux, n'avez droit qu'à notre Haine, vous n'êtes dignes que de notre mépris et de nos coups ! Et c'est à vous tous, à la société entière que va

notre violence, c'est à tous nos tyrans riches ou gueux, grands ou petits, que nous destinons notre sentiment de vengeance justifiée, quand le moment sera venu de l'appliquer. C'est vers les soutiens et les défenseurs de l'autorité néfaste et criminelle que s'élève la voix de la Raison et de la Vraie Justice et c'est à vos faces grimaçantes et hideuses que nous crachons le mépris et la haine dont nos cœurs d'hommes débordent.

LA CRAVACHE

(l'anarchie n°236, 14 octobre 1909)

## NOS HAINES

En tant qu'anarchistes, nous aimons la vie, nous la voulons belle et bonne pour chacun, nous avons compris que notre bonheur était intimement lié au bonheur des autres hommes.

En conséquence nous haïssons les causes qui empêchent qu'elle soit telle ; nous les haïssons violemment, car elles s'opposent à notre développement, à notre ardent désir de vivre une vie large et intensive.

Nous débordons d'amour, et pourtant nous vous haïssons : prêtres, juges, législateurs, soldats. Nous te haïssons ouvrier résigné ; ton ignorance, ta crasse sont les plus fermes soutiens des choses existantes ; nous te haïssons car tu es le principal obstacle à notre bonheur.

Nous haïssons le prêtre, fauteur de mentalités, spéculant sur l'incertitude des gens, leur promettant la jouissance d'un paradis menteur, s'ils ont été soumis et rampants.

C'est en propageant l'erreur, qu'il continue à faire de nos enfants une génération d'esclaves. Sa puissance s'en va au souffle large de la science, mais les hommes gardent l'empreinte de la résignation et de la lâcheté, bilan de vingt siècles de christianisme.

Nous haïssons les juges, encarnavalés grotesques, magistrats prévaricateurs, qui se permettent de juger nos actes ; chaque arrêt rendu par eux est une imposture, une atteinte à la raison. Ils ont sur la conscience plus de méfaits qu'il n'en faudrait pour les envoyer au bagne, si on leur appliquait leurs propres lois.

Nous les exécrons ainsi que leurs lamentables comparses, gendarmes, flics et mouchards, pourvoyeurs de leurs officines.

Nous haïssons les législateurs, sénateurs et députés, politiciens sans scrupules, nous les haïssons, car chaque décret, chaque loi qu'ils élaborent, sont des entraves à notre liberté ; ce sont des baillons avec lesquels ils étouffent la voix de la raison, de la logique.

Nous savons que les lois sont inhumaines, qu'elles sont la mainmise du fort sur le faible, en un mot qu'elles sont un vestige de la barbarie ancestrale.

Nous vous haïssons soldats, inconscients outils entre les mains des bergers ; vous qui durant deux années, gaspillez votre vie dans les ca-

sernes ; vous qui durant deux années, serez les jouets que l'on façonne à toutes les besognes et que l'on brise à la moindre velléité d'indépendance.

Nous vous haïssons, car nous savons que vous êtes le bloc d'airain, sur lequel se brise nos efforts, chaque fois que, révoltés, nous voulons clamer notre volonté d'une vie meilleure.

Oui, nous vous haïssons tous, vous qui êtes les causes desquelles découlent l'autorité et toutes les turpitudes dont nous souffrons. Nous crions à nos maîtres notre volonté d'être libre, d'être heureux, et si nous flagellons les esclaves, si nous les poussons à la révolte, c'est que nous savons qu'elle seule peut nous apporter des résultats positifs.

Notre tâche est ardue, mais la vérité finira par vaincre l'erreur, et lorsqu'elle aura enfin triomphé, les hommes pourront, s'ils en sont dignes, éteindre leur soif d'amour et de justice.

Gabriel RAGUIDEAU

(l'anarchie n°197, 14 janvier 1909)

## **ANARCHIE**

### **doctrine de haine ou d'amour ?**

Quand j'entends les camarades tenir des propos haineux, quand ils parlent de tout tuer, de tout détruire, je me demande si vraiment c'est par ces moyens qu'ils comptent créer une société d'harmonie et d'amour ; serait-ce dans le sang que se préparent les sentiments élevés ; êtes-vous bien sûrs, mes amis, d'amener cette révolution sociale, que les pontifes vous font miroiter pour exciter vos sens de carnassiers ? et si cette révolution arrivait, si tels des fauves en furie vous vous précipitez sur les inconscients qui ne vous ont pas compris, vous ne feriez que rééditer ce qu'ont fait et ce que font les autoritaires passés et présents.

Au nom de votre amour profond de la société, vous commettriez les meurtres les plus abominables ? Allons, camarades, est-ce ainsi que vous préparez l'entente des peuples, est-ce là tout votre idéal ?

C'est par la critique que l'on combat les institutions et non à coups de bombes ; et ce n'est pas par le revolver que l'on invite les inconscients à vivre mieux. Est-ce dire : que nous devons être des réformistes ? Non. Anarchistes nous sommes, et lorsqu'on voudra nous imposer autorité, nous répondrons par la révolte individuelle, plus raisonnable que celle qui entraîne les masses flottantes des brutes plus ou moins convaincues.

Si nous ne voulons pas subir un encasernement de trois ans, si nous nous révoltons contre la tyrannie militaire, point ne sera besoin d'une révolution sanglante : un billet de chemin de fer suffira.

Croyez-moi, camarades, si vous cherchez le bonheur comme vous l'ont appris nos grands hommes plus ou moins « Grave », vous risquez de souffrir longtemps et vos descendants ne seront guère plus avancés que vous ; si au contraire vous savez conquérir le bonheur, sans tenir compte des lois ni de la morale ni des excommunications pontificales, vous aurez démontré par expérience que l'anarchie n'est pas une doctrine de haine, mais au contraire l'avènement de l'Amour.

Elie MINET

(l'anarchie n°442, 2 octobre 1913)

## L'Anarchie doctrine d'amour

*À Elie Minet.*

Tu prétends que l'anarchie doit s'imposer par amour. Si je suis d'accord avec toi en principe, je ne le suis pas sur le terrain pratique. Certes, nous ne saurions ériger la violence en doctrine, et ta critique des révolutionnaires avant tout est justifiée, mais la société, parce que basée sur la violence, nous oblige, nous contraint à employer, vis-à-vis d'elle, la force.

J'aime les hommes et voudrais vivre avec eux en harmonie fraternelle, mais vis-à-vis de l'immense troupeau qui m'opprime, je suis obligé de prendre une attitude défensive.

S'il se laisse dominer par la pourriture sociale, l'être sain se corrompt fatalement. Sur un arbre vieux et malade, greffe des plants pleins de vigueur, ils ne tarderont pas à avoir le sort du tronc lui-même ; fais le contraire, arrache l'arbre jusqu'en ses racines, et sème la graine saine et normale, une plante riche et forte se formera des débris des vieilles souches. Plusieurs arbres forment une forêt, plusieurs individus forment une société.

Tu dis : « C'est par la critique que l'on combat les institutions et non à coups de bombes. »

C'est par la critique que l'on forme des mentalités plus raisonnables.

Mais vis-à-vis des institutions, comment discuter avec elles. Seule la destruction pure et simple des formes sociales contemporaines me semble logique.

L'anarchiste veut l'avènement de l'amour, mais l'amour du vrai, du beau, du juste est inséparable de la haine du faux, du laid, de l'injuste.

On ne bâtit pas avec des décombres.

Détruisons pour édifier !

*Un Nihiliste*

(l'anarchie n°444, 16 octobre 1913)

« Haïssons ! » - H. Richard - p. 3

« La haine » - Olivine - p. 4

*Correspondance :*

A. Boyer à Olivine - p. 6

Olivine à A. Boyer - p. 7

« Semeurs de haine » - Jacques Torrent - p. 10

« La Haine » - Maurice Imbard - p. 12

« La Haine » - Albert Libertad - p. 13

« La Haine » - Le Rétif - p. 18

*Correspondance :*

La Cravache à Le Rétif - p. 22

Le Rétif à La Cravache - p. 23

« Amour ou Haine » - La Cravache - p. 25

« Nos haines » - Gabriel Raguideau - p. 28

« Anarchie doctrine de haine ou d'amour ? » - Elie Minet - p. 30

*Correspondance :*

Un Nihiliste à Elie Minet, p. 31